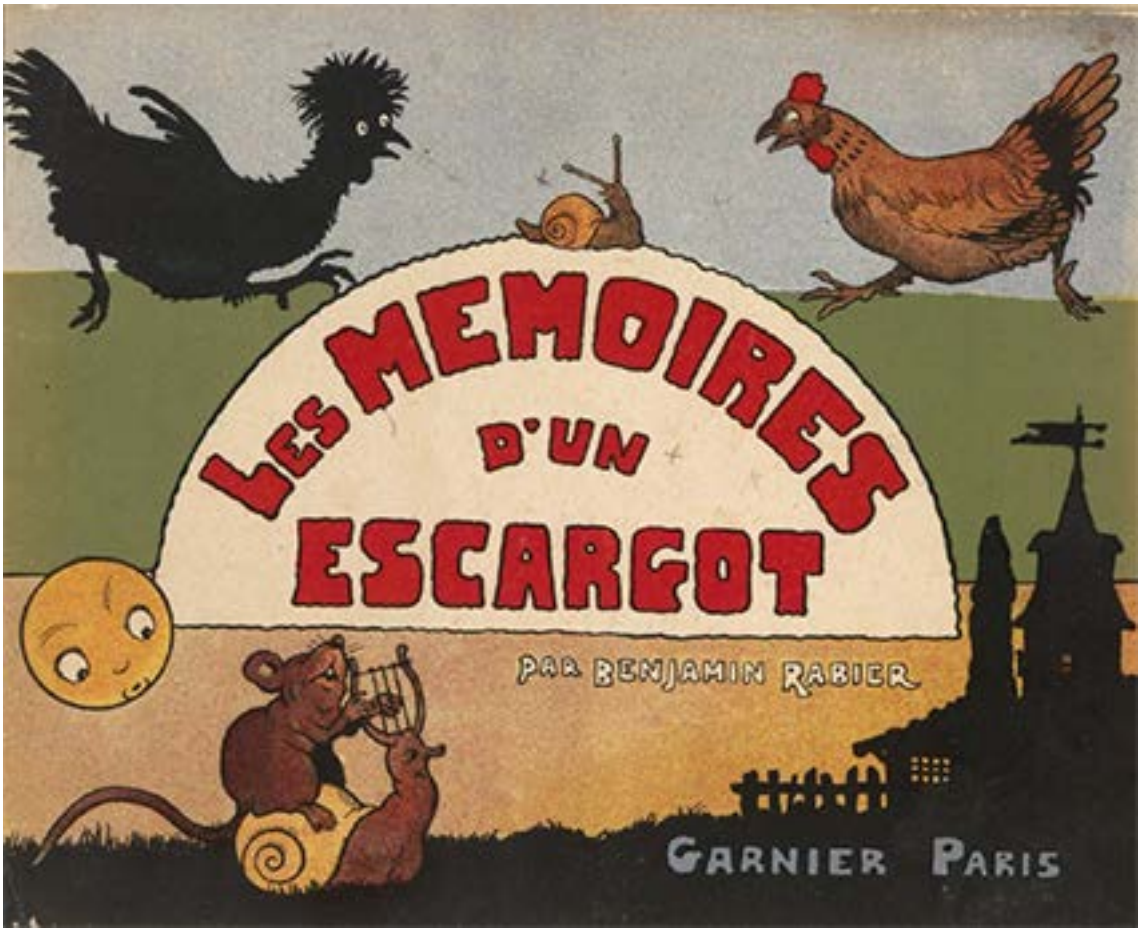

LES MEMOIRES
D'UN
ESCARGOT
PAR BENJAMIN RABIER
GARNIER PARIS

Les mémoires d’un escargot

Auteur : Benjamin Rabier

Adaptation réalisée par Marie-Laure Besson

Aux environs de DIJON, dans un pré bordant une vigne, avait élu domicile un bel escargot de la race bourguignonne si renommée.

Bavard de nature, il racontait sa vie à tous.

Mes premiers souvenirs, disait-il, datent d'une bonne année. Trois cent soixante cinq jours me séparent aujourd'hui de ma naissance. Quelle existence !

En ai-je connu des mulots ! des souris champêtres ! …

En ai-je entendu des cigales et des criquets, charmeurs d'oreilles !

Si j'ai eu des joies, j'ai eu des malheurs aussi.

J'avais, pour une vieille taupe qui habitait le même pré que moi, une profonde amitié et une grande admiration.

Comme elle savait m'intéresser par de belles histoires où les grillons, les souris et les chats jouaient de si grands rôles !

J'ai connu de belles heures ; mais de vilains quarts d'heure aussi.

Une fois que je traversais un sentier, une noix dans sa bogue tomba sur moi oui, mes enfants, sur ma coque qu'elle creva.

Or, sachez que la crevaison de sa coque est le plus terrible malheur qui puisse arriver à un escargot.

Un hanneton, témoin de l'accident, en fut littéralement terrifié.

J'étais jeune — heureusement — et ma coque ne mit que quinze jours à se reformer.

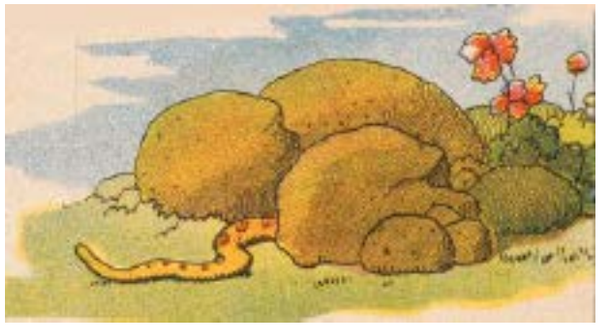
Quinze jours de souffrances et d'inaction, c'est quelque chose dans la vie d'un escargot.

Mais il faut croire que j'étais sympathique aux bonnes âmes.

Témoin le jour où je fus sauvé de la présence d'un chercheur d'escargots par un roitelet qui m'enleva à tire d'ailes.

Mais j'eus, par contre, la joie de sauver la vie à mon bienfaiteur.

Celui-ci, fasciné par une vipère, allait succomber, lorsque, me glissant sur une feuille de roseau, je la fis plier de telle sorte qu'une de ses feuilles vint se placer entre l'œil du fascinateur et celui du fasciné.

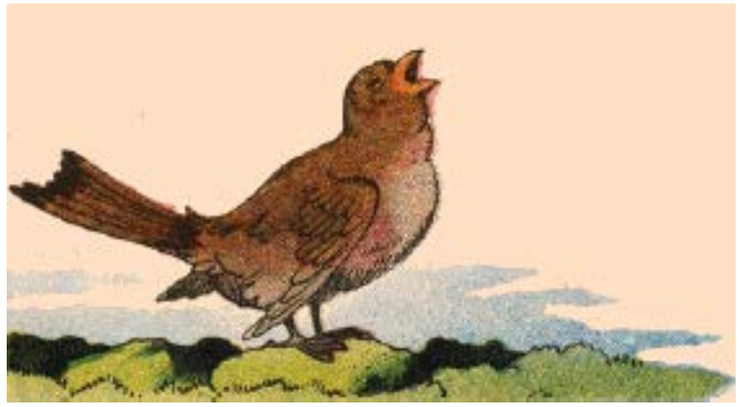


Le roitelet put alors s'envoler.

La vipère était furieuse.

Moi, en riant, je rentrai tranquillement dans ma coquille et j'attendis son départ.

Mes pareils n'ont rien à craindre des reptiles.



Tandis que le reptile regagnait son trou sous les pierres, j'entendis mon roitelet.

Il s'était perché sur une motte de terre et il chantait une romance en mon honneur.

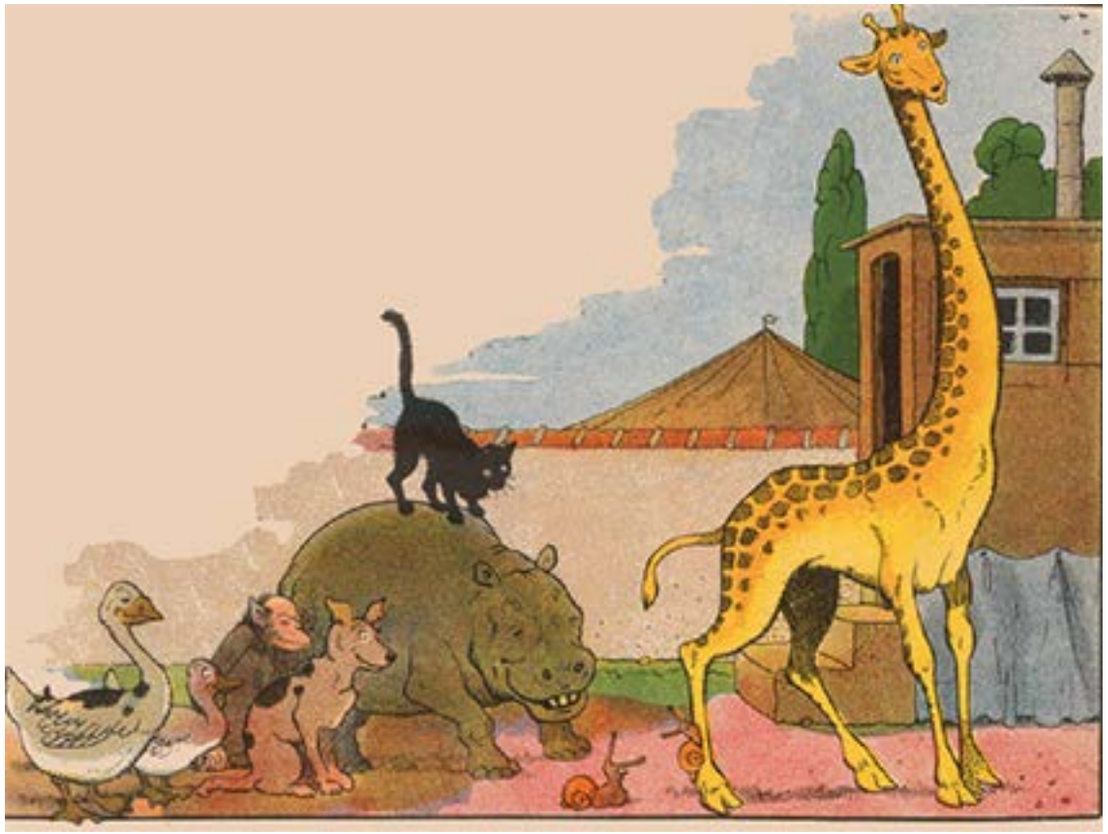
Cette aventure me gagna beaucoup de sympathies nouvelles et même un peu d'admiration.

Dans les prairies environnantes, on m'appelait « le Roi des Escargots », et j'étais, je l'avoue, très fier de ce titre.

Je recevais les compliments de mes congénères, et ANAIS, ma douce compagne, était certes aussi fière que moi.

D'autant plus que — de par notre union — elle avait hérité du titre de « Reine des Escargots ».

Tout à côté de notre pré familial, s'établit une grande ménagerie, dont le principal sujet était une girafe.



Un jour, je résolus de faire, l'ascension de ce phénomène, histoire de faire à ma façon un peu d'alpinisme et aussi pour porter mes souhaits de bienvenue à cette géante.

A l'heure du départ, je fis mes adieux à ANAÏS.

— Où vas-tu ? me demanda t'elle effrayée de me voir escalader l'interminable animal.

— Mais je vais là-haut, lui répondis-je négligemment.

— Tu vas te tuer, ANATOLE ! cria-t-elle.

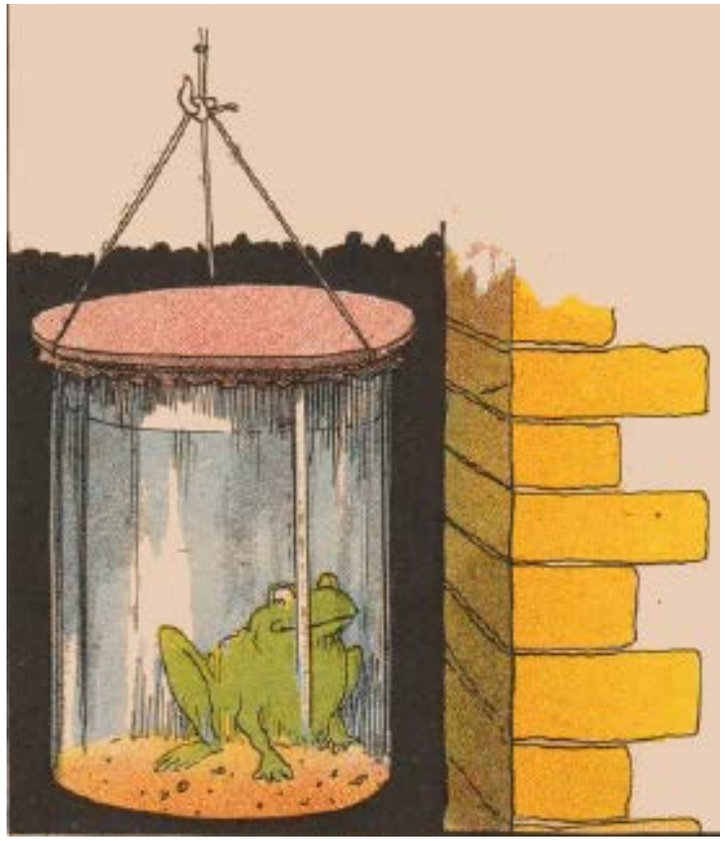
— Tant pis, lui dis-je, à la grâce de Dieu… L'ascension et la descente durèrent six jours.

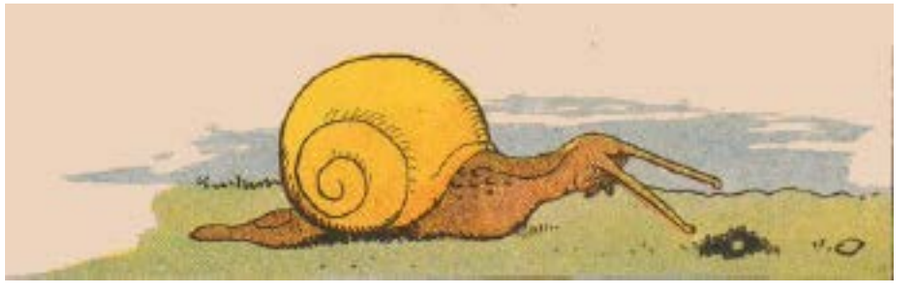
Cet exploit restera légendaire dans nos contrées, et même au delà.

Depuis, grâce à une grenouille du nom de RAINETTE, j'ai vu bien du pays : elle me transportait gentiment sur son dos.

Un jour, cette pauvre RAINETTE fut prise par un homme qui l'enferma dans un bocal suspendu à sa fenêtre.

Il obligeait la malheureuse grenouille à lui rendre un compte exact des variations atmosphériques.



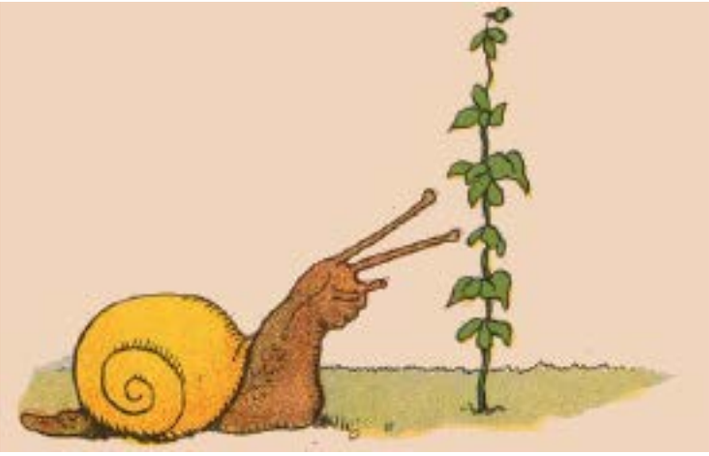


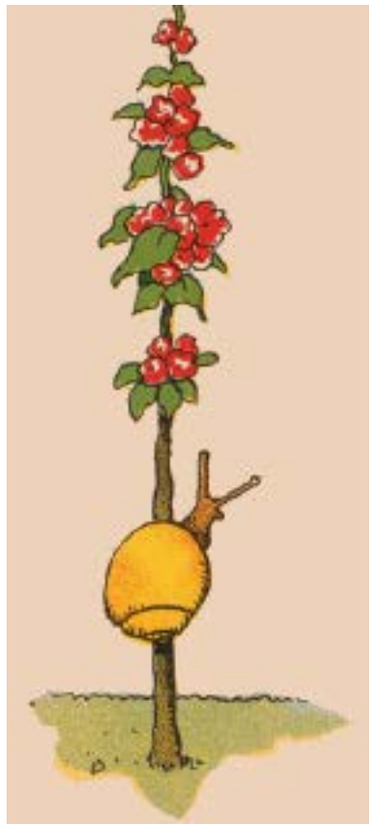
Je résolus de délivrer RAINETTE, et voici le moyen que j'employai :

Je semai sous la fenêtre du bonhomme une graine de rose trémière, et, quand la graine fut semée, j'attendis.

De terre, sortit une petite tige verte qui se couvrit bientôt de feuilles ; puis la tige grandit et, au bout de trois mois, elle atteignit une grande hauteur.

La patience et les lois de la nature avaient produit ce résultat.





Vous savez que les roses trémières poussent en paquets le long de leur tige, dont la hauteur atteint facilement — en peu de temps — deux mètres et même deux mètres cinquante.

Je me hissai sur la plante, et au bout d'une journée, j'avais atteint le bocal qui servait de prison à RAINETTE.

Alors, allongé sur le papier troué qui formait fermeture au bocal, je me mis en devoir de le mordiller comme j'aurais fait d'une feuille de laitue ou de romaine.

Au bout d'une heure de travail acharné, j'avais ouvert — dans le papier — un trou suffisamment grand pour donner passage à la petite prisonnière qui prit, à toute vitesse, la clé des champs.

RAINETTE m’en remercia chaleureusement et s’en fut trouver au fond de l’étang toute sa famille qu’une aussi longue absence avait alarmée.

Un matin, en me promenant, je rencontrai un mulot et une huître.

Je vous ai dit, n’est-ce pas, ma passion pour les voyages ?

Aussi fis-je à mes amis de rencontre une proposition : Je grimperai sur le dos du mulot, l'huître en s'accrochant à la queue du mulot, ferait attelage avec lui et on irait loin.

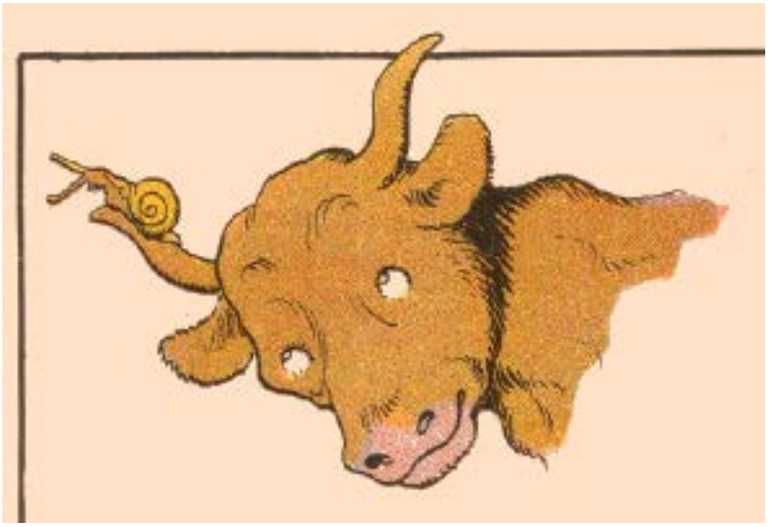
Ma proposition fut acceptée avec joie, et nous voilà partis décidés à voir du pays.

Mais nous n'allâmes pas loin : après un quart d'heure de marche, nous rencontrâmes un chien qui se jeta sur nous.

Si les escargots et les huîtres n'ont rien à craindre des représentants de la race canine, il n'en est — hélas ! — pas de même pour les petits mulots.

L'équipage fut culbuté et le mulot ne dût son salut qu'à sa fuite rapide dans un trou, placé par hasard sous ses pas.

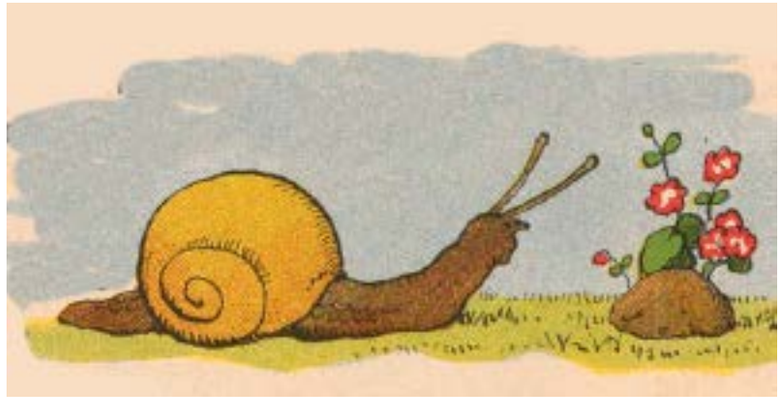
— Que veux-tu, mon ami, me dit un jour mon amie la taupe, tu te plains de rencontrer des obstacles sur ta route. Contente-toi, du sort que t'a fait la nature, tu as une coque. C'est quelque chose cela, et tu peux, grâce à elle, échapper à pas mal d'ennemis.

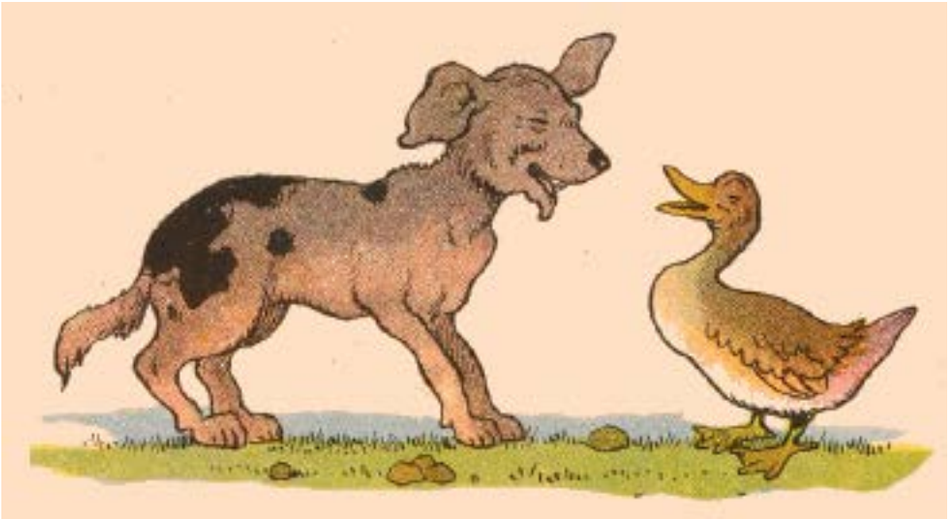


Compare ton sort au mien. Moi, qui suis obligée de creuser des souterrains pour avoir un peu de tranquillité.

Je pris congé de la taupe que je trouvais un peu radoteuse et comme je ne pouvais demeurer une minute inactif, j'entrepris l'ascension d'un énorme animal que je rencontrai par hasard dans un pré.

Je n'eus pas à regretter ma promenade, car, parvenu sur l'une des cornes de cette bête, se déroula à mes yeux le panorama d'horizons jusqu'alors inconnus de moi.





J’entendis la réflexion d’un chien et d’un canard témoins de mon exploit.

Le chien disait :

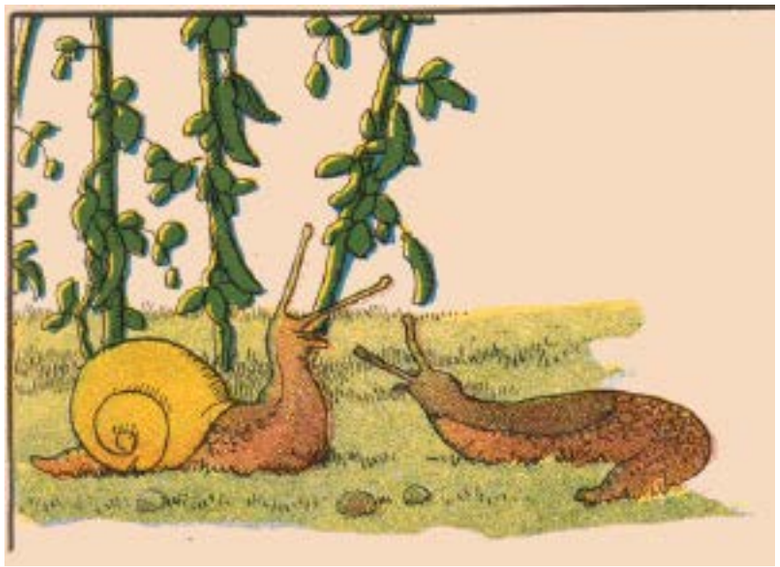
— Est-ce bête, tout de même un escargot !

Faut-il que ce chien soit jaloux ! me disais-je.

Un jour, je vis sur mon chemin un être bizarre qu'on nomme millepattes, appellation populaire fort exagérée car, si un millepattes en possède quarante, ce n'est déjà pas mal.

— Où vas-tu, petit, lui demandai-je, tu semples fatigué ?

— On le serait à moins, me répondit-il, je vais chez le pédicure me faire extirper douze cors, vingt-deux durillons et dix-sept œils-de-perdrix. Tu ne connais pas ton bonheur de marcher sur le ventre.



Rencontrant un peu plus loin, au pied d'une rame de soissons, une jeune limace, je l'interrogeai ainsi :

— Que fais-tu donc là, ma petite ?

— Je voulais me mettre à l'ombre, mais je n'en trouve presque plus.

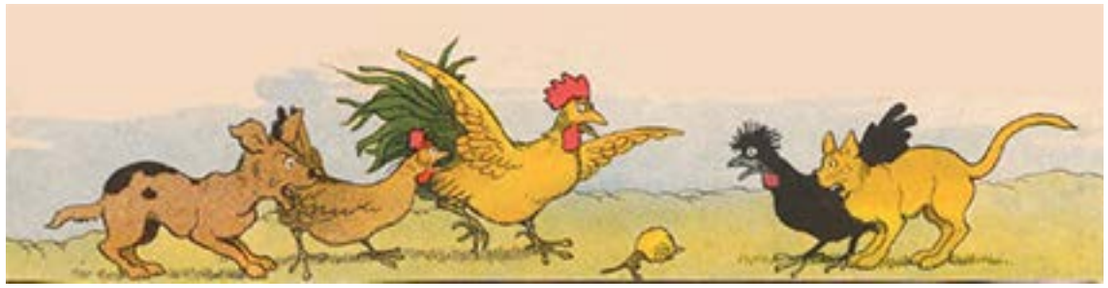
— Que veux-tu, ma pauvre petite, c'est la fin des haricots.

Puis, je m'en fus retrouver un criquet qui, dans mes jeux, me servait de partenaire, et nous exécutâmes ensemble un joli numéro excentrique qui fit l'admiration de l'assistance.

Un soir j'eus l'impression que c'en était fini de moi.

Deux poules se disputaient ma carcasse.

— Cet escargot m'appartient, disait l'une.



— Il est à moi, répliquait l'autre, car la première je l'ai vu.

A ce moment, un coq superbe, tomba sur les deux poules en disant :

- La paix ! les escargots, c'est bon pour les coqs.

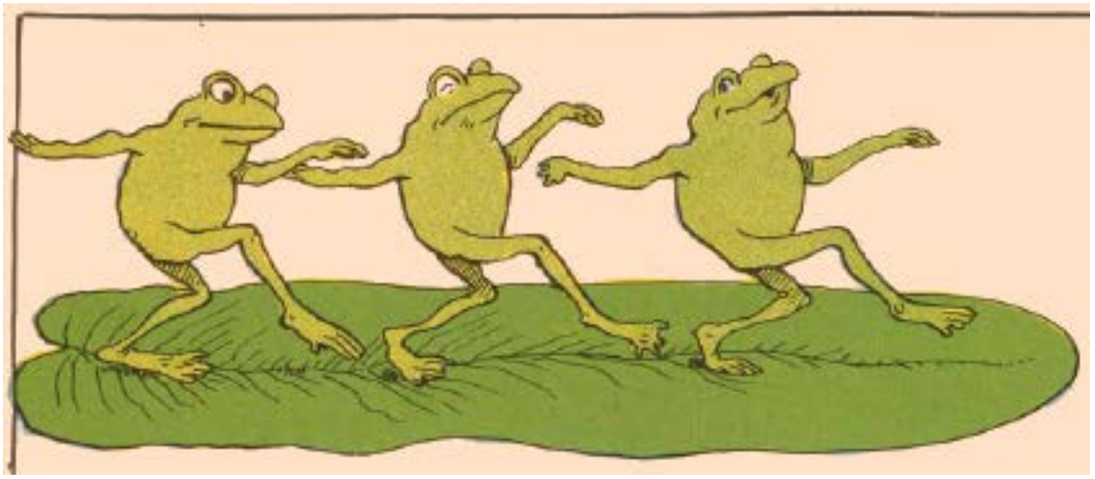
A peine avait-il achevé qu'un chien, sur la droite, bondissait, et que, sur la gauche, apparaissait un chat.

Ce fut une mêlée générale, chacun disputant à l'autre le droit de m'avaler.

Mettant à profit cette dispute, je me cachai dans l'herbe.

Une bonne pluie vint heureusement à tomber, qui chassa vers leurs pénates les belligérants et c'est moi qui restai maître du champ de bataille.

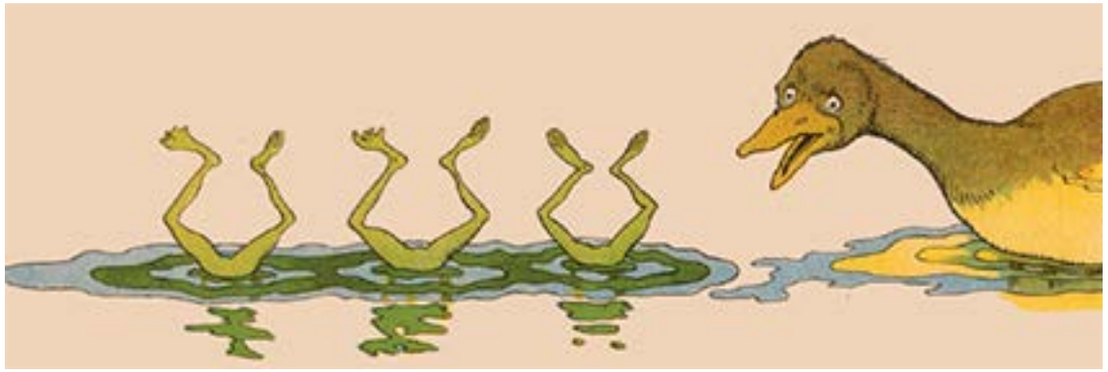
Pour terminer ma journée, je me mis à dévorer la moitié d'une feuille de mûrier et je m'endormis sur l'autre.



Je fis de bien doux rêves, et, fort gaîment, dès le matin, je m'éveillai en fredonnant une chanson fort en vogue dans les prairies.

De mon observatoire, je pouvais assister aux ébats chorégraphiques de trois grenouilles sur une feuille de nénuphar, ce qui acheva de me mettre en pleine hilarité.

Les trois danseuses ne se doutaient pas — les pauvres insouciantes ! — qu'elles étaient guettées par un canard.



Dès qu'il s'approcha d'elles, bec grand ouvert, elles poussèrent un cri d'effroi et disparurent dans le lac à la surface duquel ne reposait plus que la feuille de nénuphar désertée.

Me voici arrivé au terme de mes aventures.

Dans quelques semaines, je vous inviterai à un thé où vous retrouverez quelques uns de mes camarades de prairie à qui je vous présenterai.

Ce sera pour moi une occasion d'ajouter un supplément à ces petits souvenirs.